



UNIVERSITÀ
di VERONA

Dipartimento
di LINGUE
E LETTERATURE STRANIERE



Gruppo di studio sul Cinquecento Francese

«*Le mal était partout*»

Il male nelle letterature francofone

Atti della X Giornata della Francofonia
Verona, 23 marzo 2016

a cura di Damiano De Pieri



E. Munch, 1890

GRUPPO DI STUDIO SUL CINQUECENTO FRANCESE

Feuillages, n° 4

ISBN 978-88-941890-4-9



9 788894 189049

Feuillages, Collana del Gruppo, n° 4

2020

LE MAL DE L'HISTOIRE ET LE MAL DE LA VIE DANS *L'ANARCHISTE* DE SOTH POLIN

Daniele SPEZIARI



ERRÓ, *For Pol Pot (Tuol Sleng S.21)*, 1993, Centre Pompidou, MNAM-CCI, Paris, © Adagp, 2020

Paru pour la première fois en 1980, et pendant de longues années demeuré quasiment introuvable, *L'Anarchiste* de Soth Polin, l'un des quatre écrivains cambodgiens (sur environ deux cents) rescapés de la révolution des Khmers rouges,¹ a été publié une nouvelle fois, chez le même éditeur (La Table ronde), en 2011,² et ensuite, en 2014, adapté au théâtre par Jean-Baptiste Phou, Cambodgien de France qui reprend sous forme de monologue la deuxième partie du roman.³ Si l'auteur ne manque pas de nous fasciner par sa personnalité insaisissable⁴ et par ses nombreux changements de vie et de milieu, de Phnom Penh à Paris, pour ensuite débarquer en Californie où il continue de vivre (en «écrivain oublié», dit-il),⁵ le texte, un roman partiellement autobiographique, frappe, d'emblée, pour sa nature double: il se compose en effet de deux parties, écrites à deux moments différents de la vie de l'auteur et même dans deux langues différentes, et séparées par une page blanche, qui correspond à l'abandon du pays natal. Seule la deuxième, la plus longue, a été rédigée directement en français,

¹ Sur la littérature cambodgienne du XX^e siècle voir Khing HOC DY, *Écrivains et expressions littéraires du Cambodge au XX^e siècle. Contribution à l'histoire de la littérature khmère. Volume 2*, Paris, L'Harmattan, «Travaux du Centre d'Histoire et Civilisations de la Péninsule Indochinoise», 1993.

² Soth POLIN, *L'Anarchiste*, Paris, La Table ronde, 2011. Nos citations renverront à la pagination de cette dernière édition.

³ Voir l'interview à l'adresse: <https://blogs.mediapart.fr/loic-barriere/blog/150414/ladaptation-au-theatre-de-l-anarchiste-oeuvre-du-cambodgien-soth-polin>. En 2012 *L'Anarchiste* a également fait l'objet d'une mise en musique par le groupe franco-cambodgien Véalsrè: <https://www.youtube.com/watch?v=C4F7lliZ1s0>.

⁴ «Être quasi mythologique, invisible, évaporé», le définit dans sa «Préface» à l'édition 2011 (p. 7) Patrick Deville, qui a pris l'initiative de rééditer le roman.

⁵ *Ivi*, p. 8.

tandis que la première avait paru en 1967 sous la forme d'une longue nouvelle en langue khmère intitulée *Sans pitié, les fesses en arrière*, interdite au Cambodge en raison de certaines allusions politiques particulièrement défavorables au roi Sihanouk, mais malgré cela (ou plutôt grâce à cela) fort appréciée du public.⁶

Ce texte, devenu la première partie de *L'Anarchiste*, était aussi très explicite en matière de sexe. En effet, la narration fait une large place, en ouverture, aux escapades du protagoniste et narrateur Chhèm, en quête d'aventures avec des prostituées et en proie à des pulsions à la fois sexuelles et meurtrières, avant de se focaliser sur les rapports morbides qu'il entretient avec sa cousine Sinuon. Dans la deuxième partie, écrite après l'exil en France, nous quittons les années du règne du roi Sihanouk pour celles, tourmentées, du gouvernement républicain de Lon Nol (1974 en particulier). C'est la politique, que le narrateur de la première partie qualifiait, sans plus, de «merde» («Parce que la politique et les politiciens, c'est de la merde»),⁷ qui occupe désormais le devant de la scène. Le protagoniste-narrateur, qui porte à présent le prénom de Virak et qui est entre-temps devenu chauffeur de taxi à Paris, raconte son histoire à une touriste anglaise (une danseuse muette dans la version théâtrale) dont il vient de provoquer la mort à la suite d'un accident. Accablé par un puissant sentiment de culpabilité vis-à-vis de la destinée tragique de son pays, il se présente comme un véritable acteur, pour ne pas dire un des protagonistes, des événements historiques qui ont mis fin au gouvernement républicain de Lon Nol et ouvert la voie au régime sanguinaire de Pol Pot et des Khmers rouges et à leurs tueries.

L'ensemble peut certes paraître hétérogène ou décousu: cette impression est renforcée par le fait que le protagoniste-narrateur n'est pas appelé de la même manière (ce qui est sans doute symbolique de la brisure identitaire de l'exilé). Plutôt que de continuité entre les deux parties, qui gardent tout de même une grande autonomie, il conviendrait de parler de reprises lexicales, de jeux de miroirs et d'effets d'écho, qui sont assez nombreux pour assurer l'unité du projet littéraire. Ainsi, aux «yeux injectés de sang» de l'ami, professeur de français, qui accompagne Chhèm dans les bordels⁸ correspondent, dans la deuxième partie, les «yeux injectés de sang» de trois Khmers rouges.⁹ De même, si le narrateur de la première partie entretient une liaison avec sa cousine, celui de la deuxième séduit sa belle-sœur, elle aussi mariée, et dans les deux cas l'issue est tragique: la mort pour Sinuon, trouvée «violée et étranglée dans son lit par une espèce de brute»,¹⁰ un scandale public pour Mona et Virak, qui après la découverte de cette liaison clandestine devra renoncer à sa carrière de fonctionnaire pour entamer celle de journaliste, qui aura à son tour des effets catastrophiques pour la nation

⁶ «Maybe my most successful [novel]», a déclaré l'auteur dans une interview: Sharon MAY et Soth POLIN, *Beyond Words: An Interview with Soth Polin*, «Manoa», Vol. 16, No. 1, *In the Shadow of Angkor: Contemporary Writing from Cambodia* (Summer, 2004), pp. 9-20: p. 14. Les textes khmers de Soth Polin, jusque-là restés dans l'obscurité, commencent à être mieux connus du public francophone grâce, notamment, à l'activité de traduction menée par Christophe Macquet, qui a abouti tout récemment à la publication du recueil de nouvelles *Génial et génital* (Toulouse, Éditions Le Grand Os, 2017) et qui continue.

⁷ *L'Anarchiste*, op. cit., p. 24.

⁸ *Ivi*, p. 22.

⁹ *Ivi*, p. 125.

¹⁰ *Ivi*, p. 106.

cambodgienne tout entière («Donc indirectement, c'est cette histoire de cul qui a provoqué la dégringolade d'une monarchie bi-millénaire»).¹¹

Plus en général, l'élément fédérateur de l'ensemble, c'est l'autofiction: l'auteur mêle inextricablement l'Histoire de son pays, l'histoire du personnage et la sienne propre, en inscrivant dans la fiction les activités auxquelles il s'est consacré au cours de sa vie, au Cambodge, où il a été écrivain et directeur du journal *Nokor Thom*, comme à Paris, où il a été chauffeur de taxi, exactement comme son personnage. Surtout, ce narrateur qui porte deux prénoms différents dans les deux parties, présente une personnalité homogène d'anti-héros qui, immergé dans la «déréalité»¹² a du mal à distinguer entre ce qui se passe dans la réalité et ce qui n'est que le produit de son imagination, et qui est marqué par le sceau de la malédiction. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, son «âme de Lucifer» le conduit vers le mal, qu'il procure à ceux (et celles) qui l'entourent ainsi qu'à lui-même: «Mais tu sais, je suis comme ça, j'ai toujours été comme cela, une froide fatalité pour les autres, porteuse de malheur et de ruine». ¹³ Pour reprendre la définition qu'en donne Jean-Baptiste Phou, metteur en scène et acteur de l'adaptation théâtrale, le protagoniste de *L'Anarchiste* se caractérise par une «attitude à la fois de bourreau et de victime, face aux autres et avec lui même». ¹⁴

Le *mal* compte sans aucun doute parmi les mots-clés du roman, pour ne pas dire le plus important, il est d'ailleurs le seul à apparaître imprimé en petites majuscules: «c'est vraiment la fin, la fin du peuple angkorien [...] C'est pour cela que je voudrais retrouver la racine du MAL qui nous a perdus». ¹⁵ Le mal est partout dans *L'Anarchiste*, il est sans cesse présent, d'un bout à l'autre du texte, et il prend les formes les plus variées, que nous tâcherons de décrire dans cet article.

Je suis, donc je tue

D'emblée, dès les premières pages de la première partie, nous voyons que le mal caractérise les sphères publique et individuelle, sans distinction. Si, au niveau politique, il s'incarne dans des dictateurs sanguinaires ou des *leaders* machiavéliques à la fois menteurs et cruels («Tout homme politique est profondément religieux, mais il tue. Et plus il est pieux, plus il est féroce. Comme le prônait Machiavel, il faut employer à la fois la ruse et la force, être à la fois renard et lion»), ¹⁶ au niveau des rapports individuels il peut se présenter sous la forme de la brutalité dans le sexe, révélatrice de pulsions meurtrières qui échappent au contrôle de la volonté et qui ne se distinguent en rien de celles qui animent les chefs politiques. Ainsi, pendant qu'il est en train de faire l'amour à une prostituée, le protagoniste ressent un désir soudain et inexplicable de l'étrangler: «À cet instant, j'eus une soudaine et insupportable envie de l'étrangler pour de bon, alors que je l'avais simplement dit pour rire. Mais la parole, comme un maléfice, avait

¹¹ *Ivi*, p. 152.

¹² *Ivi*, p. 113.

¹³ *Ivi*, p. 130.

¹⁴ <http://www.alterasia.org/201403315717/interview-jean-baptiste-phou/>.

¹⁵ *L'Anarchiste*, op. cit., p. 195.

¹⁶ *Ivi*, pp. 24-25.

suggéré l'idée».17 Deux éléments s'imposent donc à notre attention dès le début: d'abord, le pouvoir maléfique des mots, qui jouera un rôle capital dans la deuxième partie du roman; ensuite, la gratuité du mal, qui est accompli sans raison apparente. Rien ne distingue, de ce point de vue, le microcosme de l'homme engagé dans une relation sexuelle et le macrocosme de l'humanité prise dans son ensemble, car dans l'un comme dans l'autre cas on est confronté à l'absence ou à l'indifférence de Dieu, qui laisse que les hommes, abandonnés à eux-mêmes et à leurs pulsions, se livrent à des crimes insensés:

Il n'y a donc pas lieu de chercher à comprendre pourquoi les hommes s'agitent si frénétiquement et vivent de façon si tourmentée; pourquoi ils se calomnient sans ménagement, même au niveau des gouvernements et des États; pourquoi ils ont créé les engins de mort les plus sophistiqués; pourquoi ils ont inventé des systèmes politiques bizarres: le capitalisme, le communisme, le révisionnisme [...].18

Les images du mal reviennent sans cesse, tous domaines confondus. Le sang, par exemple, confirme, une fois de plus, les correspondances entre la vie de l'individu et celle de la collectivité, entre le sexe, qui assume des connotations sadiques («Le premier contact avait en quelque sorte préparé cette fois un assouvissement brutal, corrosif jusqu'au sang»),19 et la politique – la violence étant pratiquée aussi bien par les Khmers rouges, «avec leurs cocktails de sang»20 que par le gouvernement républicain, qui se rend responsable d'assassinats honteux, dont celui de Savouth, ministre de l'Éducation et ami du protagoniste Virak. Des images de cannibalisme surgissent souvent à l'esprit de l'auteur dans la deuxième partie du roman, tour à tour comme métaphore du mal politique incarné par les Khmers rouges («les communistes se jetteraient sur nous et nous dévoreraient vivants»);21 «Les barbares surgiraient pour ouvrir nos poitrines et bouffer notre foie»)22 et comme réalité vécue par la population cambodgienne, y compris par des proches du protagoniste («Et puis, j'apprenais encore qu'une de mes cousines, tenaillée par la faim, avait pour survivre mangé le cadavre de son unique enfant»).23 Et puis, bien sûr, qui dit mal, dit serpent: dans la première partie, Chhèm étant poussé, comme malgré lui, à étrangler la prostituée est comparé à un boa («je la serrai si fort, à la façon d'un boa étouffant sa proie»),24 tandis que dans la deuxième nous voyons apparaître une évocation du cobra royal, emblématique d'une douceur trompeuse:

Mais regarde bien le cobra royal, le serpent le plus venimeux de l'Asie.
Quand sa tête se dilate, comme une plate louche à riz, portant des lunettes, et

17 *Ivi*, p. 36.

18 *Ivi*, pp. 51-52.

19 *Ivi*, p. 188.

20 *Ivi*, p. 160.

21 *Ivi*, p. 174.

22 *Ivi*, p. 177.

23 *Ivi*, p. 123.

24 *Ivi*, p. 36.

communiqua la frousse aux gens, il n'a nullement envie de mordre, parce que ses yeux se trouvent derrière lui. Mais il frappera quand il sera radouci, lorsqu'il n'aura plus aucune apparence de méchanceté. Le sourire de l'Asie n'a rien de doux.²⁵

Saloth Sâr, *alias* Pol Pot, qui avant de rejoindre le maquis avait été professeur de français de Soth Polin, est l'exemple par excellence de cette cruauté qui se cache derrière des apparences de douceur: la sienne est une «diabolique douceur» dont il faut (il aurait fallu) se méfier, disait l'auteur après son exil.²⁶

Le narrateur insiste, comme nous l'avons vu, sur la malédiction dont il est porteur et qui le conduit inévitablement (comme s'il était prédestiné: «à ma naissance j'étais déjà le mal absolu»)²⁷ vers le mal, vers l'ordure, qui devient presque son milieu naturel:

C'est vrai, ma chérie, comme un bousier, je ne me sens à l'aise que dans l'ordure. Avec mon âme vile, je ne peux me complaire que dans des endroits ténébreux, puants, qui ont un fumet d'excréments.²⁸

Mais il ne manque pas d'inclure dans cette malédiction le peuple cambodgien tout entier («le plus maudit de la terre»)²⁹ et, finalement, l'être humain en général, qui ne saurait exister sans le mal. Au fait, la vie humaine n'est même pas concevable sans le mal, dont elle est inséparable. Autrement dit, je suis, donc je tue (ou je me fais tuer):

Déjà je me rends compte de façon irrémédiable que mon existence est une faute. «Être, c'est être coincé.» Être, c'est être condamné à tuer ou à se faire tuer.³⁰

Virak se sent coupable de la ruine de son pays et de sa famille, en particulier de ce père à qui il aurait tant voulu pouvoir offrir une nouvelle voiture et à qui le gouvernement, en réaction à la fuite à l'étranger de son fils, a confisqué tous les biens. Virak en vient à employer le mot de «parricide».³¹ La hantise du mal qu'il croit avoir provoqué le pousse

²⁵ *Ivi*, p. 131.

²⁶ *La diabolique douceur de Pol Pot* a été un article de Soth Polin publié dans «Le Monde» le dimanche 18 mai 1980 (traduit ensuite en anglais, *Pol Pot's diabolical sweetness*, in «Index on Censorship», Volume 9, Issue 5, 1980, pp. 43-45 [mis en ligne le 24 octobre 2007]). Nous citons quelques passages: «Au temps où Pol Pot m'enseignait Verlaine, je n'avais pas encore appris à me méfier des doux. Il fut, en 1957, mon professeur de français et s'il a prétendu, ensuite, avoir enseigné l'histoire, c'était pour ne pas paraître comme un agent de la pensée colonialiste. Nous le connaissions sous le nom de Saloth Sar et rien dans ses attitudes publiques ne trahit son engagement politique jusqu'à ce jour de 1962 où il partit au maquis. [...] La méthode khmère rouge est tout entière cohabitation des contraires. La scélératesse s'habille de suavité. La douceur enlace la cruauté au point de se confondre avec elle. [...] Et Pol Pot, le tyran sanguinaire qui fut l'âme de ce régime, continuera de se présenter à ses interlocuteurs comme un homme sociable et aimable jusqu'à la naïveté». (Nous citons d'après Chuth KHAY, *Comment j'ai menti aux Khmers rouges*, Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan, 2004, pp. 7-8, qui reproduit l'article de Soth Polin en guise de Préface).

²⁷ *L'Anarchiste*, op. cit., p. 133.

²⁸ *Ivi*, p. 161.

²⁹ *Ivi*, p. 165.

³⁰ *Ivi*, p. 236.

³¹ *Ivi*, p. 240.

au dernier stade de la violence, cette fois dirigée contre lui-même: comme l'explique Lisa Serrero, «ce sont les fantômes de ses amis et de sa famille qui viennent le hanter jusqu'à le pousser à une punition, non pas ultime par lâcheté, mais autodestructrice: l'émasculat[i]on».³²

Le mal et les mots

Si le mal est congénital à l'être humain, dans le cas du Cambodge il est légitime de parler de maladie mortelle et incurable, que les mots ne font qu'aggraver. Plus précisément, l'extermination d'un peuple peut s'appuyer sur un usage maléfique de la parole, et Soth Polin, ancien élève de Pol Pot, en était conscient, comme le montre l'exergue de son article *La diabolique douceur de Pol Pot*:

Pol Pot a appris dans Verlaine et la poésie bouddhique
la suavité des mots.
Et il fit de la musique
de la langue cambodgienne
le plus effrayant instrument d'extermination.

La liste des responsables des malheurs qui se sont abattus au fil des décennies sur le Cambodge est longue: il s'agit, bien sûr, des chefs politiques qui se sont succédé au pouvoir («Après Sihanouk le traître, ce fut Lon Nol l'imbécile. Et après Lon Nol l'imbécile, Pol Pot le sadique»),³³ mais aussi de l'opinion publique, sorte de «hydre tentaculaire assoiffée de sensations et d'horreurs».³⁴ Pourtant, c'est aux journalistes que le narrateur réserve ses attaques les plus violentes. Plus encore que les armes, ce sont les mots, justement, qui possèdent le plus grand pouvoir destructeur, si bien que la plume est comparée à un poignard et, par là, le journaliste (qui «vaut bien le Khmer rouge»)³⁵ à un assassin, capable de ruiner des pays entiers:

Soudain je vois luire un éclat métallique aveuglant, fulgurant, comme la brillance au soleil du poignard d'un assassin. Ce n'est que la plume perfide d'un journaliste du *Globe* [...].³⁶

C'est parce qu'il est lui-même journaliste, activité qu'il a d'ailleurs entamée sous les pires auspices (c'est-à-dire à la suite d'un scandale), que le narrateur se sent à plus forte raison destiné à accomplir le mal. Parce qu'il est lui-même journaliste, il connaît parfaitement la nature de ses collègues, qui comme lui se plaisent dans l'ordure et se

³² Lisa SERRERO, *L'Anarchiste. Colère d'un exilé, loin du massacre des Khmers rouges*, in «Hommes et migrations» [En ligne], 1306, 2014, mis en ligne le 31 juillet 2014, consulté le 19 février 2016. URL: <http://hommesmigrations.revues.org/2841>.

³³ *L'Anarchiste*, op. cit., p. 257.

³⁴ *Ivi*, p. 178.

³⁵ *Ivi*, p. 242.

³⁶ *Ivi*, p. 241.

nourrissent de cadavres, comme ces Parisiens qu'il voit débarquer à Phnom Penh tels des «rapaces qui s'étaient abattus sur de la charogne».³⁷ Il sait aussi reconnaître, derrière de faux lapsus, leurs desseins maléfiques visant la destruction pure et simple du Cambodge: «Je m'y reconnais bien dans cette ondulation intellectuelle visqueuse, dans ce déplacement de reptile».³⁸ À nouveau l'image des serpents, donc, à laquelle vient s'ajouter, quelques lignes plus loin, celle du poison, qui agit subrepticement, et qu'aucun antidote ne saurait combattre: une fois que le doute s'est installé, «le démenti qui vient après, relégué dans une page sans importance, ne peut plus rien changer».³⁹

Mais s'il dénonce la perfidie de ses homologues étrangers (français en particulier), il ne cesse de répéter qu'il est le plus perfide en absolu, pour la simple raison que les autres n'ont fait que provoquer la ruine d'un pays qui ne représente rien pour eux, tandis que lui, il a agi délibérément contre celui qui l'a fait naître et l'a nourri comme une mère:

Eux, ils ont détruit mon pays. Mais le Cambodge n'est pas le leur, ils n'en ont rien à foutre. Moi, j'ai détruit le mien. J'ai porté le coup de grâce à ma propre patrie. Avec une violence inouïe, j'ai poignardé ma propre mère, dépecé ses intestins, mangé son cadavre. J'ai souillé la terre qui m'a fait naître. Là-bas chantait le Mékong...⁴⁰

Le meurtre, la cruauté, le cannibalisme: une bonne partie des images du mal que nous avons passées en revue s'accumulent ici, dans ce passage qui nous présente Virak en nouvel Œdipe, incarnation des pires crimes dont l'être humain soit capable.

Le sourire du Bouddha

Ce qui est certain, c'est que cette malédiction empêchera l'accès au *nirvana*, souvent évoqué comme étranger à la réalité vécue par le protagoniste-narrateur. Parmi les lectures dont s'est nourri Soth Polin pendant sa jeunesse et qui l'ont influencé dans son travail d'écrivain, figure en effet le Bouddha, à côté d'auteurs et philosophes occidentaux comme Sartre ou Nietzsche.⁴¹ Il est donc normal qu'il fasse référence à ses enseignements et à sa vision de la vie humaine, et que sa conception du mal en soit influencée. D'après la doctrine du *karma*, toute action accomplie dans la vie présente aura des conséquences sur la prochaine transmigration de l'âme. Responsable d'une quantité énorme de crimes effroyables et empêtré dans le filet de pulsions qu'il ne parvient pas à maîtriser, Virak ne saurait donc s'attendre à la délivrance du *nirvana*, mais devra se résigner au *samsara*, le cycle continu de morts et de naissances. Sa

³⁷ *Ivi*, p. 159.

³⁸ *Ivi*, p. 169.

³⁹ *Ivi*, p. 169.

⁴⁰ *Ivi*, p. 170.

⁴¹ Voir Sharon MAY et Soth POLIN, *Beyond Words: An Interview with Soth Polin*, art. cit., p. 13: «I started writing it [son premier roman] when I was nineteen, after I finished high school. I was reading Buddhist texts as well as Sartre, so the book was a mixture of philosophies. It's not true that I was influenced only by Occidental philosophers. I was also influenced by Buddha, by the Oriental philosophers and thinkers. My book, *Chivit at Ney* [A Meaningless Life], was influenced by Nietzsche, Sartre, and Buddha.»

souffrance n'aura jamais fin, pas même après la mort: «Le cycle, l'enchaînement, le *Samsara*».⁴²

Le *nirvana* n'est pas fait pour lui, qui d'ailleurs fait montre de le mépriser: «Et merde à Bouddha pour son *Nirvana*, cet étang immobile et sans ride de l'être et du non-être»,⁴³ ou encore, devant le corps de son ami Savouth, assassiné sur ordre du gouvernement, il prie, mais sans trop de conviction, «pour que son âme aille en paix dans la prairie éternelle du Bouddha».⁴⁴ Virak est l'anti-Bouddha par excellence, son exact contraire: alors que celui-ci était un «Lucifer récupéré»,⁴⁵ lui est un démon, un «Lucifer irrécupérable»⁴⁶ à l'âme de Lucifer, comme il le répète à plusieurs reprises.

Et pourtant, dans ce monde plongé dans le mal et dans le doute («l'humanité est rongée par le doute»),⁴⁷ il est même permis de douter du Bouddha, qui n'échappe pas au regard désenchanté du protagoniste. Si le sourire de l'Asie, comme nous l'avons vu, et contrairement aux idées reçues, n'a rien de doux, celui du Bouddha semble cacher des significations inattendues et déroutantes. Virak se dit certain que ce n'est pas de la bienveillance qu'on lit dans ce sourire:

Derrière le sourire, il y a le rictus, le sarcasme. Sous l'écorce de béatitude, il y a la dureté du mépris, l'âpreté du ressentiment ou le vouloir-vivre qui se retient. [...] C'est pourquoi ce sourire légendaire n'exprime rien, ou plutôt tout: entremêlement inextricable de violence et de douceur, d'amour et de haine, de bien et de mal...⁴⁸

Le doute n'épargne même pas le Bouddha, emblème de sérénité et de paix intérieure, tandis que la première partie de *L'Anarchiste* se termine sur un constat brûlant: l'innocence d'Adam et Ève avant la Chute n'est plus possible, c'est un rêve irréalisable. Sinuon, la cousine du narrateur, qui vient d'exprimer le souhait de vivre seule avec lui «comme Adam et Ève»⁴⁹ en fait les frais dès le lendemain, quand elle est trouvée «violée et étranglée dans son lit»: bien que le complément d'agent ne soit pas exprimé, le lecteur ne doute pas un instant que l'assassin, c'est bien Chhèm, le protagoniste, qui avait déjà failli étrangler une prostituée, tel un boa. Et quant au sourire de Virak dans la deuxième partie, après les horreurs du Cambodge, l'exil en France achève de l'effacer: «ce sourire bouddhiste, voile déchiré, emporté en lambeaux par le vent froid de Paris».⁵⁰

Soth Polin écrivain du mal et la littérature française

À côté du bouddhisme, l'autre grande référence culturelle de Soth Polin, qui a grandi en apprenant les deux langues, khmère et française, et qui se situe dans un entre-

⁴² *L'Anarchiste*, op. cit., p. 242.

⁴³ *Ivi*, p. 160.

⁴⁴ *Ivi*, p. 200.

⁴⁵ *Ivi*, p. 235.

⁴⁶ *Ivi*, p. 243.

⁴⁷ *Ivi*, p. 258.

⁴⁸ *Ivi*, p. 132.

⁴⁹ *Ivi*, p. 106.

⁵⁰ *Ivi*, p. 237.

deux culturel, entre Orient et Occident, c'est sans aucun doute la littérature française. Pour mieux comprendre la conception du mal qui sous-tend *L'Anarchiste*, il convient de se tourner vers les écrivains et les philosophes français, dont l'auteur possédait une connaissance approfondie. Il s'agit souvent d'auteurs à succès comme Sartre ou Céline, que Soth Polin avait lus et étudiés mais qui étaient également connus dans des traductions dans toute l'Asie du Sud Est, y compris dans des pays qui n'avaient pas été sous la domination française.⁵¹

D'emblée, le titre du roman nous suggère un rapprochement avec *L'Immoraliste* d'André Gide. L'explication de la signification du mot «anarchiste» est donnée dans la première partie du texte, dans un dialogue entre le protagoniste et sa cousine Sinuon, tandis qu'il n'apparaît jamais dans la deuxième:

- Mais pourquoi, avec cette intelligence, prétendre donner la solution?
- Quelle solution?
- Dieu!!!
- Il faut qu'il y ait un ordre, Bâng Chhèm.
- Il n'y a pas d'ordre!
- Forcément, tu n'es qu'un anarchiste, un démolisseur. Tu ne crois à rien.⁵²

Michel, dans *L'Immoraliste*, finit par pratiquer une éthique nouvelle, délivrée de toute contrainte morale, même s'il n'est pas légitime, dans ce cas-là, de parler d'anarchie, comme l'a précisé Gide lui-même: «je ne mets pas en doute, si vous relisez un jour *L'Immoraliste*, que, éclairé par mes livres suivants, bien loin d'y voir une attitude dont j'eusse été dupe d'abord, vous saurez y découvrir la critique latente de l'anarchie».⁵³ On pourrait postuler que, si Michel démolit pour recomposer, c'est-à-dire pour se doter d'une nouvelle morale à lui, Chhèm puis Virak en restent à la *pars destruens*. Une ressemblance entre les deux romans peut être posée du point de vue de la structure narrative: si *L'Immoraliste* se présente comme une confession que Michel fait à quatre amis, la deuxième partie de *L'Anarchiste* est, elle aussi, une confession adressée à la touriste anglaise dont Virak vient de provoquer la mort. Le statut des personnages par rapport aux auteurs qui les ont créés semble aussi très proche: Michel est et n'est pas André Gide, tout comme Virak est et n'est pas Soth Polin.

Les références à Sartre sont elles aussi nombreuses, parfois même explicites. La plus significative, c'est la reprise de la célèbre phrase prononcée par Garcin dans *Huis clos* (1944) («Pas besoin de gril, l'enfer, c'est les Autres»), qui devient dans *L'Anarchiste*: «L'enfer existe, et c'est moi»⁵⁴ – ce qui peut se justifier par le fait qu'il y a une identité dans le mal entre le narrateur et ces «autres» qu'il attaque à plusieurs reprises, c'est-à-dire ses confrères les journalistes. Dans le roman nous trouvons ensuite

⁵¹ C'est le cas de la Thaïlande, où des auteurs comme Camus et Sartre ont connu un certain succès: voir sur ce sujet Frédéric MAUREL, *La littérature française du XX^e siècle en Thaïlande: étude de réception*, in *France-Asie: un siècle d'échanges littéraires*, textes réunis et présentés par Muriel Détrie, Paris, You Feng, 2001, pp. 162-180.

⁵² *L'Anarchiste*, op. cit., p. 91.

⁵³ Extrait d'une lettre adressée par Gide à M. Deherme le 19 mai 1911.

⁵⁴ *L'Anarchiste*, op. cit., p. 131.

un autre mot qui nous renvoie explicitement à Sartre et à ses réflexions sur la liberté, le mot *situation*: «Et c'était cela l'angoisse existentielle, je me vis soudain projeté dans une situation de non-situation. J'avais trop de choses à aimer en même temps, concrètes ou non». ⁵⁵ Si pour Sartre «il n'y a de liberté qu'en *situation* et il n'y a de situation que par la liberté», ⁵⁶ la négation paradoxale de la situation équivaut pour Virak, en proie à des exigences et à des sentiments contradictoires, à une confusion qui risque de le condamner à l'inaction. Mais un rapprochement entre *L'Anarchiste* et la pensée de Sartre peut être posé d'une manière plus générale, dans une conception athée du monde: Dieu est en effet le grand absent du roman, et même si l'on admettait son existence, ce serait pour se trouver confronté à son inaction, au fait qu'il laisse les hommes libres de commettre les pires actions, abandonnés à eux-mêmes et sans contrôle.

D'autre part, Soth Polin est parfois appelé «le Céline cambodgien». ⁵⁷ Cette comparaison peut se justifier à plusieurs niveaux. Leur projet littéraire commun est en effet celui de dire le mal et la cruauté en ayant recours à une écriture-cruauté «qui s'affirme surtout comme l'entreprise de dénonciation d'une insupportable réalité»: ⁵⁸ à la violence des contenus correspond une violence de l'expression. Le narrateur de *L'Anarchiste* ne veut rien cacher du mal qui l'entoure, ni d'ailleurs de celui qui l'habite, y compris ses sentiments les plus inavouables, comme sa misogynie: «Je suis foncièrement, incurablement misogyne, c'est d'accord. Comment puis-je ne pas l'être?». ⁵⁹ D'autres éléments plus ponctuels pourraient être évoqués pour illustrer les ressemblances entre Soth Polin et Céline: l'insistance, presque obsédante, sur la matérialité des fonctions et des parties du corps humain (surtout les organes sexuels, dans *L'Anarchiste*), ⁶⁰ la présence d'endroits sordides mais qui servent aussi de refuge, comme les bordels, ⁶¹ et le recours à un «bestiaire de la violence» ⁶² (tels les serpents, que nous avons trouvés en grand nombre dans notre roman, ou les journalistes-rapaces). Mais surtout, bien sûr, la dénonciation féroce des maux de l'Histoire, qui sont aussi, au Cambodge, des *mots*, ceux des journalistes, puis ceux du sadique Pol Pot, ancien adepte de Verlaine transformé en mostre aux apparences agréables.

Pour conclure, nous dirons que, comme Céline, Soth Polin veut «traquer le mal», ⁶³ qui est véritablement omniprésent dans son roman, sous toutes les formes et dans tous les domaines, public comme individuel, et que, pour mener à bien sa tâche, il puise dans les deux cultures dont il s'est nourri. Les références à la pensée bouddhique

⁵⁵ *Ivi*, p. 229.

⁵⁶ Voir sur ce point la notice «Situation» dans le *Dictionnaire Sartre*, sous la direction de François Noudelmann et Gilles Philippe, Paris, Champion, 2004, *ad vocem*.

⁵⁷ Christophe MACQUET, *Soth Polin, écrivain du Cambodge*, in *Cambodge, mémoire de l'extrême*, Art Absolument, 2010 (pdf en ligne sur le site du CIREMM, Centre International de Recherches et d'Enseignement sur les Meurtres de Masse, <http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsCambodge-Christophe-Macquet.pdf>).

⁵⁸ Pierre VERDAGUER, *L'Univers de la cruauté. Une lecture de Céline*, Genève, Droz, 1988, p. 11.

⁵⁹ *L'Anarchiste*, op. cit., p. 184.

⁶⁰ Chez Céline surtout les «substances corporelles», Pierre VERDAGUER, *L'Univers de la cruauté. Une lecture de Céline*, op. cit., pp. 53-64.

⁶¹ *Ivi*, pp. 148-150.

⁶² *Ivi*, pp. 100-105.

⁶³ Christophe MACQUET, *Soth Polin, écrivain du Cambodge*, op. cit.

côtoient ainsi les allusions à Sartre dans une synthèse de l'Orient et de l'Occident, qui reflète non seulement l'éducation mais aussi l'expérience humaine de Soth Polin, condamné à être emporté par les tourbillons de l'Histoire et à emprunter les chemins de l'exil, assistant de loin au massacre de son peuple et à la ruine de son pays.